

TRAVAUX DU CENTRE DE RECHERCHES SÉMIOLOGIQUES

Section de Philosophie
Section de Langue et Littérature françaises
Faculté des Lettres - Université de Lausanne

Centre de Recherches Sémiologiques
Faculté des Lettres - Université de Neuchâtel

LA SCHÉMATISATION DESCRIPTIVE

Types textuels, formes et fonctions discursives

N° 55 - Janvier 1988

Archives



CdRS



LA SCHEMATISATION DESCRIPTIVE.

Types textuels, formes et fonctions discursives.

TABLE DES MATIERES

AVANT-PROPOS	i-ii
Mondher KILANI	1-38
L'anthropologie de terrain et le terrain de l'anthropologie. Observation, description et textualisation en anthropologie.	
Marie-Jeanne BOREL	39-70
La description en anthropologie "interprétative".	
Jean-Michel ADAM	71-88
Texte et représentation dans des séquences argumentatives et descriptives.	
Françoise REVAZ	89-116
Du descriptif au narratif et à l'injonctif: les prédicats fonctionnels.	
Jean PROD'HOM	117-146
Objets de description et énoncés descriptifs.	
Denis MIEVILLE	147-164
Description et représentation.	
Marie-Claire CALOZ-TSCHOPP	165-213
Inscrire, en <u>décrivant</u> , des motifs d'asile dans le labyrinthe administratif.	

Avant-Propos.

Les études qui composent ce *Cahier* sont le reflet de la seconde étape d'une recherche sur le discours descriptif en anthropologie, financée par le ENSRS⁽¹⁾. Elle associe des chercheurs de Lausanne et Neuchâtel.

Lors de la première étape⁽²⁾, nous avons choisi de nous intéresser à des textes d'anthropologues en associant des perspectives épistémologique, sémiologique et de linguistique textuelle. Les problèmes que nous nous posions étaient de trois sortes. Il s'agissait tout d'abord de savoir comment parvenir à identifier, dans un texte, un fragment ou une séquence comme descriptif. Par ailleurs, nous nous étions demandés quels rôles de telles séquences pouvaient remplir, en contexte et en tant qu'indices polyvalents et tendanciels d'un certain type d'activité discursive, dans l'économie d'ensemble d'un discours à finalité scientifique. En troisième lieu, une fois identifiées séquences et rôles, il convenait d'étudier l'organisation interne des descriptions, d'une part comme séquences textuelle et d'autre part comme ensemble d'opérations de schématisation d'un objet de discours.

Il nous avait paru important d'étudier plus spécialement des textes anthropologiques pour tenter d'y voir comment les anthropologues "*inscrivent*" leurs données de terrain dans un texte, c'est-à-dire les schématisent avec des finalités pouvant être narratives, argumentatives et cognitives. À l'intérieur de l'anthropologie en effet, la question du rapport entre le terrain, le discours qui en rend compte et son écriture se pose actuellement de façon animée et assez nouvelle. Il nous fallait disposer, de plus, de discours effectivement produits dans des conditions "naturelles", car la possibilité

(1) Requête no. 1.139-0.85

(2) *cf.* (Collectif), Le discours descriptif. Du texte aux objets de connaissance, Travaux du Centre de Recherches sémiologiques, Neuchâtel, 1986, 51-52, 272 pages.

d'identifier une description dans une intention typologique nous est rapidement apparu dépendre de données contextuelles et intertextuelles pour le moins. De même, et dans une perspective épistémologique plus large et sensible à la variété des objets de connaissance, le projet d'étudier leur construction dans les textes nous paraissait imposer une approche empirique.

Les contributions qu'on va lire⁽¹⁾ ont conservé ces préoccupations, qu'elles développent en s'efforçant d'approfondir certaines de leurs dimensions sur de nouveaux matériaux. Ainsi, un parcours extensif est proposé des divers rapports établis entre terrain et description, et des diverses conceptions de ce rapport dans la littérature anthropologique classique ou récente (M. Kilani). Une monographie en anthropologie dite "interprétative" est analysée du point de vue des fonctions et des formes attribuées à la description dans le contexte d'une procédure explicative, ainsi que des normes qui les sous-tendent dans le cadre de la discipline (M.J. Borel). Dans la perspective de la linguistique textuelle, certaines propriétés séquentielles et configurationnelles de la description sont précisées (J.M. Adam). Du même point de vue, une étude plus locale des "descriptions d'action" permet de différencier celles-ci du récit ou d'autres types de textes tendanciuellement voisins, tout en mettant en lumière ce qui permet de les identifier comme des descriptions (F. Revaz). Le problème de la relation entre l'effet objectivant d'une description et sa spécificité énonciative comme discours à "double instance" est discuté dans le cadre des opérations de la logique naturelle (J. Prod'homme). Dans le même cadre, l'interdépendance des fonctions liées à la construction d'un objet par description conduit à étendre tout en l'affinant l'opération d'"ingrédience" associée au concept de "classe-objet" (D. Miéville). Enfin, le fonctionnement textuel et discursif de procédures descriptives liées à des prises de décision est étudié, à des fins comparatives, dans un corpus administratif et juridique (M.C. Caloz).

Marie-Jeanne Borel

(1) Des raisons économiques expliquant la typographie irrégulière de ce Cahier, les rédacteurs espèrent que le lecteur voudra bien ne pas leur en tenir rigueur.

L'ANTHROPOLOGIE DE TERRAIN ET LE TERRAIN DE L'ANTHROPOLOGIE .
OBSERVATION, DESCRIPTION ET TEXTUALISATION EN ANTHROPOLOGIE

MALINOWSKI ET LA "REVOLUTION" EN ANTHROPOLOGIE

Dans son célèbre ouvrage *Les Argonautes du Pacifique*, Malinowski relevait un paradoxe :

"L'ethnologie, disait-il, se trouve dans une situation à la fois ridicule et déplorable, pour ne pas dire tragique, car à l'heure où elle commence à s'organiser, à forger ses propres outils et à être en état d'accomplir la tâche qui est sienne, voilà que le matériau sur lequel porte son étude disparaît avec une rapidité désespérante." (1963 : 58).

Comment interpréter une telle inquiétude alors que nous sommes à même de constater, plus d'un demi-siècle plus tard, que non seulement l'anthropologie a fleuri comme discipline scientifique et académique mais que l'idéal méthodologique et la clôture de l'objet tels que les a posés Malinowski furent justement à l'origine d'un genre ethnographique qui a fait autorité pendant toutes ces décennies ? D'où viendrait alors l'erreur d'appréciation de Malinowski ?

D'avoir identifié son propre découpage de l'objet, la "communauté primitive" comme isolat culturel, à la "réalité" empirique, est à l'origine d'une illusion méthodologique qui n'en était pas moins la condition fondatrice de l'anthropologie moderne. En effet, dans le même mouvement où il s'inquiétait de voir son objet en voie de dissolution alors qu'"il ne faisait que s'historiciser davantage" (Jamin 1986 : 15), Malinowski affirmait pleinement son idéal scientifique, à savoir : l'image d'un savant bien formé qui pénètre dans une société homogène, préservée de toute influence extérieure (formant en quelque sorte un laboratoire), pour en devenir l'interprète autorisé.

Ce faisant, Malinowski problématisait une relation. Comme dans toute démarche de type scientifique, il procédait à un choix fixant les règles de son observation et les principes analytiques qui devaient le relier à l'"autre", son objet. Mais parce qu'il voulait fonder la nouvelle anthropologie sur des bases inspirées des sciences naturelles, Malinowski allait confondre cette relation particulière à l'objet avec l'objet lui-même. Dans son épistémologie "contemplative" qui met nettement en avant le visuel et fait de l'observation participante la norme ("planter sa tente au milieu du village"), Malinowski en vient en

effet à une méthode inductiviste qui amalgame l'expérience personnelle et l'étude méthodique de la réalité et transforme la théorie en une sorte de "contemplation instrumentale du réel" (Ulin 1984 : 19). Dans le paradigme inauguré par Malinowski, l'argument de l'autoréférentialité (le "j'y étais") devient un des piliers de l'autorité de la nouvelle anthropologie. Travailler en "présence" de l'objet d'étude constitue ce dernier en un "présent ethnographique" détaché de toute épaisseur historique et de toute détermination extérieure. En annulant toute distance, le "temps présent" transforme l'objet ethnographique en un donné prêt à être observé et identifie le discours de l'anthropologue au langage de l'observation neutre.

Cette nouvelle légitimation de l'anthropologie sur les bases d'une "rhétorique du regard" est à comprendre dans le contexte historique et intellectuel du début du vingtième siècle où il s'agissait pour Malinowski de rompre explicitement avec les écoles évolutionnistes qui le précédaient et plus particulièrement avec son maître J.G. Frazer. Frazer d'ailleurs, dans sa préface aux *Argonautes*, avait pris acte de cette volonté de renouvellement. N'avait-il pas en effet reconnu à Malinowski la valeur du "travail ethnographique de plein air" qui associait (enfin ?) la "formation de théoricien" et l'"expérience pratique" (1963 : 45) et permettait une appréciation concrète, et non plus abstraite, de "la complexité de la nature humaine" (1963 : 47).

Cependant, rien ne garantissait a priori la légitimité de ce nouveau statut du chercheur de terrain comme meilleur interprète des cultures exotiques. Bien avant Malinowski l'engagement personnel de l'ethnographe sur le terrain était largement pratiqué. Rappelons ici la connaissance directe qu'avait L. Morgan, dans les années 1860 déjà, des cultures indiennes qui lui servaient de base pour ses grandes synthèses sur la famille et l'organisation politique, le rôle primordial que jouait la recherche de terrain chez Boas à partir de 1885, l'immersion prolongée de Cushing dans la culture Zuni entre 1880 et 1890, les nombreux et longs séjours effectués à partir de 1890 par Mooney chez les Indiens des Plaines, le *survey* culturel permanent qu'organisait le Bureau of American Ethnology dès 1879, et surtout le séjour de A.R. Radcliffe-Brown chez les Andaman entre 1906 et 1908, qui inaugura le premier, dès avant Malinowski, l'exigence de l'observation de terrain pour l'anthropologue professionnel. Sur le plan de la méthode, les principes que Malinowski a développés dans son chapitre introductif

aux *Argonautes* ne constituaient pas non plus une innovation totale. Comme le souligne Stocking ils n'offraient "pas beaucoup plus que ce que Rivers proposait dans *Notes and Queries*" (1983 : 105)⁽¹⁾.

Enfin sur le plan de la théorie, il était admis jusque-là, que la réflexion et la construction de théories générales sur l'humanité et les sociétés pouvaient être effectuées "à distance" par les anthropologues "de cabinet" sur la base des observations recueillies par les "hommes sur les lieux" (missionnaires, administrateurs, explorateurs, etc.). Il suffisait pour cela de s'entourer des précautions nécessaires pour contrôler la qualité des matériaux rapportés et utilisés. C'est pour répondre à un tel souci de contrôle que les anthropologues de "cabinet" avaient d'ailleurs pris l'habitude d'élaborer des listes de questions qu'ils envoyaient à ceux qui vivaient sur place parmi les peuples exotiques. Tel fut le cas des listes de questions établies respectivement par Morgan et par Frazer. Tel fut également le cas du questionnaire le plus systématique jamais établi, celui que l'Institut royal d'anthropologie a publié en 1874 sous le titre de *Notes and Queries in Anthropology (Notes et questions en anthropologie)*, et depuis régulièrement réédité .

Avant Malinowski le problème de la validité des données à l'origine des généralisations théoriques était donc posé. Plus encore, certains anthropologues "de cabinet", comme le Français M. Mauss, étaient même considérés, et le sont toujours, comme de véritables maîtres de l'"anthropologie expérimentale". M. Mauss, qui n'a jamais "fait de terrain", n'aura pas moins été l'instigateur des recherches ethnographiques sur le terrain qui allaient être menées à partir des années trente par les scientifiques français. Théoricien "tourné vers le concret", Mauss attendait des données qu'elles réagissent sur la théorie. Son enseignement tendait "à rendre ses étudiants capables d'observer et d'enregistrer les choses correctement" (Dumont 1972 : 9), de même qu'il insistait sur l'analyse intellectuelle en tant qu'instrument nécessaire pour transformer les données observées ou rapportées en faits ethnographiques bien établis. Bref, en portant une attention particulière à la manière dont les faits sont recueillis et à

(1) Sur ces questions, voir par exemple, Evans-Pritchard (1969 : 90-95) et G. Leclerc (1983 : 25-36).

la manière dont leur connaissance doit changer les théories antérieures, M. Mauss aurait, selon les mots de son élève R. Dumont (1972 : 8) repris plus tard à son compte par E. E. Evans-Pritchard (1972 : 29), fait atteindre à la sociologie française "son stade expérimental". Son *Manuel d'ethnographie* (1967), établi à partir de notes d'auditeurs, est ainsi communément présenté par ses disciples comme un "outil de travail" qui s'est avéré "extrêmement utile" sur le terrain (Condominas 1972 : 4).

Enfin il est également admis que grâce à sa méthode, Mauss a été capable de montrer qu'avec une bonne documentation l'anthropologue pouvait atteindre une "compréhension" des institutions sociales "sans quitter son bureau". l'exemple le plus célèbre en est justement l'analyse différente qu'il a effectuée des propres données et documents rapportés par Malinowski sur les Trobriandais dans *Les Argonautes*. Selon l'anthropologue britannique Evans-Pritchard, Mauss

"pouvait le faire grâce à la vaste connaissance, qui manquait à Malinowski, des langues océaniques et des sociétés indigènes de Mélanésie, Polynésie, Amérique et autres, connaissance qui permettait, par une étude comparative des institutions primitives, de déduire ce que l'ethnographe n'avait pas lui-même observé" (1972 : 30).

Pour revenir à Malinowski, la nouveauté de son point de vue fut de prétendre à la nécessité de combiner désormais l'enquête directe sur le terrain avec la réflexion théorique, et d'ériger par conséquent l'expérience personnelle en une "norme" de la profession. Cette nouvelle combinaison consistait pour Malinowski à le démarquer des diverses catégories d'observateurs qui l'avaient précédé et qui ne disposaient pas toujours, selon lui, des meilleures hypothèses de travail ni de l'attitude neutre nécessaire à l'homme de science, et de façon liée à faire triompher la vision nouvelle qu'il proposait de l'humanité "sauvage" (voir 1963 : 66). Le relativisme culturel de Malinowski, en rupture totale avec l'arrière-fond métaphysique de l'anthropologie historiciste tournée vers l'unité théorique de l'humanité et la reconstitution des étapes de son évolution dont le modèle avancé est représenté par la société européenne, posait en effet l'"autonomie" et la "spécificité" de chaque configuration culturelle comme une exigence primordiale de l'investigation anthropologique. Il fallait observer le "sauvage", homme rationnel, en dehors de tout préjugé et de toute fausse opinion. Participer à la "vie du village" devenait la condition même de la connaissance ethnographique, la voie

"normale" par laquelle on atteint le nouvel objectif de l'anthropologie, celui de

~~"percer à jour la véritable mentalité indigène, (et de) brosser un tableau authentique de l'existence tribale" (1963 : 62)(2) .~~

La nécessité de la clôture de l'objet qu'il articulait étroitement avec l'exigence de travail sur le terrain, apparaissait également comme la traduction chez Malinowski du souci de "convaincre ses lecteurs" que les informations ethnographiques qu'il leur fournissait sont le résultat d'une recherche objective et non le produit d'une subjectivité (voir Stocking 1983 : 105). La clôture de l'objet se réalise en quelque sorte dans la double compétence qui caractérise désormais l'anthropologue, celle du "j'y étais" et du "je peux en parler" de telle manière que "sa propre expérience de l'expérience de l'indigène devienne aussi l'expérience du lecteur" (Stocking 1983 : 106). Les techniques narratives mises en place par Malinowski dans *Les Argonautes* (recours, entre autres, au temps présent, à la mise en scène de la participation de l'auteur à la vie indigène et la voie active dans le récit)⁽³⁾ ont contribué à réaliser ce pacte avec le lecteur, savant ou profane, qui constitue depuis lors une des dimensions fondamentales du texte ethnographique.

La réussite de Malinowski de ce point de vue est telle qu'A.I. Richards, un des premiers disciples du maître, a pu dire qu'

"en comparaison avec des ouvrages comme ceux de Frazer, De Crawley, de Westermarck ou de Durkheim, que nous lisons en ce temps-là (...) le travail [de Malinowski] nous apparaissait si vivant et si stimulant que nous en étions venus à nous imaginer nous-mêmes sur le terrain" (1964 : 19, cité in Boon 1983 : 133).

Si l'on en croit J. Beattie, un autre anthropologue formé à l'école de Malinowski, cette transparence de la réalité ethnographique pour le lecteur semblait également jouer en sens inverse. A propos de l'initiation aux méthodes de terrain à l'université, J. Beattie rapporte en effet ceci :

(2) Plus loin, Malinowski précise que le but de l'ethnologie est de "saisir le point de vue de l'indigène, ses rapports avec la vie, de comprendre sa vision de son monde" (1963 : 81-82).

(3) Voir à ce propos les analyses qu'en effectuent Boon (1983) et Stocking (1983).

"On avait parfois l'impression que ce travail consistait simplement à aller sur le terrain et à être là; une fois là, on recueillerait l'information grâce à une sorte d'osmose, avec l'aide indiscutable de cet aide-mémoire inestimable qu'est *Notes and Queries in Anthropology*" (1965 : IX, cité in Copans 1974 : 54).

LA METHODE DE TERRAIN ET LE TERRAIN DE LA METHODE

Il semble donc que le terrain dans la tradition de l'anthropologie britannique en vint rapidement à jouer un rôle emblématique. Il en vint à signifier essentiellement que les données devaient être recueillies par des professionnels et non par des amateurs. La référence au terrain devint une sorte de métaphore pour désigner l'"espace-laboratoire" dans lequel se déroule l'activité de l'anthropologue. En effet si l'ensemble des anthropologues peut s'accorder sur la définition canonique du terrain comme "étude intensive et de première main d'unités sociales restreintes", celui-ci a été rarement interrogé du point de vue de la manière dont les chercheurs collectent et analysent leurs données et de la manière dont les interprétations surgissent dans le processus du travail sur le terrain.

Malgré l'affirmation de Margaret Mead selon laquelle le texte ethnographique doit pouvoir "communiquer au lecteur" non seulement les "conclusions positives" du travail de l'anthropologue, mais également "la manière dont il y parvient" (1977 : 32), la méthodologie de terrain reste un facteur largement inconnu dans le travail de l'anthropologue. En fait tout se passe comme si l'anthropologie ne s'apprenait pas, comme si elle relevait directement du génie personnel de l'investigateur. Evans-Pritchard, qui utilise volontiers le terme d'"art" pour qualifier la nature de l'activité de l'anthropologue, illustre cette manière de voir en citant l'ethnologue américain P. Radin qui souligne dans son ouvrage *The Method and Theory of Ethnology*, publié en 1933, que

"la plupart des bons enquêteurs sont à peine conscients de la manière exacte dont ils récoltent leurs informations" (cité in Evans-Pritchard 1969 : 99).

Sur ce point, les ouvrages de méthodologie en anthropologie semblent d'ailleurs donner raison à Radin et à Evans-Pritchard. Ils ne nous éclairent généralement pas beaucoup sur la façon dont les anthropologues mènent leurs recherches sur le terrain.

En effet le genre le plus répandu, le manuel, ou "guide sur comment le terrain doit être pratiqué", se compose habituellement de techniques formelles, impersonnelles et a-historiques (questionnaires, typologies, diagrammes, graphes, etc.) dont la conséquence immédiate est de "purger" l'expérience de terrain de ses éléments subjectifs et d'occulter de ce fait le noyau de l'activité intellectuelle de l'anthropologue sur le terrain.

Tel est par exemple le cas d'un des rares ouvrages francophones consacré à la question. Dans *Outils d'enquête et d'analyse anthropologiques* (1976) les auteurs entendaient

"modifier des formules d'enseignement de l'anthropologie qui se contentaient trop souvent de débattre de problèmes théoriques en oubliant l'autre aspect, tout aussi essentiel, du métier d'anthropologue qui est le travail de terrain" (Cresswell, Godelier 1976 : 7).

Cependant, et bien qu'ils se défendent de reprendre à leur compte le propos des manuels traditionnels qui consiste à établir des listes de questions auxquelles le chercheur sur le terrain doit ensuite répondre de manière systématique, les participants à cet ouvrage procèdent à leur tour à un découpage abstrait de l'objet préalablement défini, découpage qui leur permet d'arranger les techniques et les méthodes d'enquête selon une progression linéaire qui va de la préparation de l'enquête au travail de terrain proprement dit, du "concret" à l'"abstrait", du "tangible" à l'"intangible" (1976 : 13).

Censées se conformer à la "logique même du déroulement d'une recherche anthropologique" (1976 : 13), les méthodes et les techniques exposées (telles que la consultation des archives et des cartes, l'établissement de fichiers, l'indexation de l'information, le recueil de textes, l'étude des terroirs et celle des techniques de production, l'enquête généalogique et démographique et enfin plus généralement l'analyse des unités sociales abstraites) laissent en fait peu de place à l'expérience intellectuelle de terrain. Malgré leur valeur indéniable comme instruments d'inscription des données, ces techniques ne rendent pas compte de la démarche méthodologique qui fait passer l'anthropologue de la réalité quotidienne des faits ethnographiques aux formulations systématiques et généralisatrices. Bref, ces techniques ne soulèvent pas le problème de la rédaction du rapport final, de l'écriture ethnographique. Celle-ci est implicitement considérée comme une tâche "neutre" de "traduction" du réel à partir d'une

interprétation "correcte" des données empiriques recueillies "adéquatement" sur le terrain.

L'autre forme qu'empruntent quelquefois les considérations méthodologiques sont les comptes rendus portant sur l'expérience de terrain et dans lesquels l'anthropologue et l'informateur apparaissent comme des sujets d'interlocution. Ce sous-genre reste cependant marginal car il n'est souvent qu'une introduction ou un à côté du texte ethnographique proprement dit. Dans le corps du texte ethnographique le chercheur généralement se retire et il ne reste plus que l'autre en tant qu'objet de l'analyse. L'étendue de cette division entre l'"expérience personnelle" et le "travail analytique" varie bien sûr d'un auteur à l'autre. C'est toutefois dans les préfaces que l'expérience personnelle est généralement exemplifiée soit sous forme d'"anecdotes" présentant l'anthropologue au seuil de pénétrer "son" terrain ou en butte aux difficultés qu'il y rencontre⁽⁴⁾, soit sous forme d'un commentaire sur le terrain qui souligne quelques étapes du cheminement qui a mené au texte final. Mais dans ce cas le recours aux métaphores de la "progression" et de la "découverte" n'est la plupart du temps qu'une rationalisation a posteriori qui met essentiellement en scène les obstacles et les détours par lesquels on est arrivés jusqu'au but final défini préalablement⁽⁵⁾.

(4) Dans le premier cas, c'est le fameux exemple de la fuite de l'anthropologue Cl. Geertz devant la descente qu'avait effectuée la police lors d'un combat de coqs dans un village de Bali. Cet incident lui avait permis de se rendre complice de la population locale et de pénétrer ainsi leur culture (voir 1973a). Dans le deuxième cas, c'est l'exemple du dialogue de sourds qu'Evans-Pritchard a eu au début de son séjour chez les Nuer avec un informateur nommé Cuol, dont toute l'attitude a consisté à transformer le dialogue engagé par l'anthropologue en une entreprise de "sabotage" systématique de l'enquête (voir 1968 : 24-31).

(5) Sur cette question, voir également Dwyer (1979 : 209-210). On est loin ici de la "compréhension herméneutique", telle que la définit par exemple Gadamer (1975), c'est-à-dire comme un processus de résolution des problèmes qui surgissent sur le terrain dans le cadre d'une interaction dynamique et d'un dialogue continu entre l'interprète et l'interprété. Dialogue qui se fonde lui-même sur une explicitation constante de nos propres déformations, erreurs et compréhensions premières et qui doit se traduire par une "fusion"

Quelquefois cependant la préoccupation méthodologique relative au passage de la réalité quotidienne de l'observation au compte rendu systématique et généralisateur sur cette réalité se traduit sous la forme d'un texte spécialement consacré à la question, tel par exemple l'ouvrage de J. Beattie, *Understanding an African Kingdom : Bunyoro* (1965). Dans cet ouvrage, l'auteur recense l'ensemble des problèmes qu'il a rencontrés lors de son séjour sur le terrain et s'arrête particulièrement aux questions de mises en forme des données et de la rédaction de ses textes scientifiques dont la monographie finale intitulée *Bunyoro, an African Kingdom* (1960). Malgré ses mérites une telle tentative méthodologique reste néanmoins séparée du texte principal que représente la monographie.

De même, certaines autres tentatives qui ont traité de façon résolument centrale l'expérience de terrain, l'ont-elles fait totalement en marge du texte scientifique. Tel est le cas par exemple de l'anthropologue Laura Bohannan, qui a cru nécessaire de publier son "roman ethnographique" *Return to Laughter* (1954) sous le nom d'emprunt d'Eleonore Bowen. En France, les nombreux ouvrages qui sont publiés dans la collection "Terre humaine" (Plon) et qui correspondent généralement à des autobiographies de terrain restent pour la plupart en marge des textes scientifiques publiés par ailleurs par les mêmes auteurs.

Le seul texte dans la tradition anthropologique que l'on cite comme celui qui a réussi à expliciter les processus qui sous-tendent sa propre émergence en tant que texte en même temps qu'à poursuivre la tâche classique de la description et de l'interprétation d'une culture est *La cérémonie du Naven* (1971) de Gregory Bateson.

LA MONOGRAPHIE : SCIENCE ANTHROPOLOGIQUE "NORMALE"

Dès lors que nous constatons le rôle insuffisant, marginal ou exceptionnel des manuels de méthode et des commentaires sur le travail de terrain, ce qui demeure déterminant dans l'initiation à l'anthropologie c'est la lecture des monographies. Or le modèle

des horizons des différentes traditions en présence. Sur le sujet, voir également Agar (1985 : 20-21 et 45).

canonique de la monographie a justement pour particularité d'occulter totalement les processus par lesquels on arrive au résultat final. Le texte final est produit en accord avec un certain nombre de conventions préalablement établies et précautionneusement respectées.

Parce que le terrain est désormais reconnu comme un préalable à toute recherche de type anthropologique, une simple référence à la présence de l'anthropologue sur le terrain, référence que l'on a de plus en plus reléguée dans les notes de bas de page, suffit en effet à garantir la vraisemblance que le texte propose de la réalité. Cependant, que la monographie "standard" soit devenue l'expression de ce que l'on peut appeler la "science anthropologique 'normale'" (Boon 1983 : 146) ne doit pas pour autant nous la faire considérer comme allant de soi. Elle n'est que le produit d'un consensus entre les anthropologues, à un moment donné de l'histoire de la discipline.

S'inspirant directement des préceptes posés par Malinowski dans *Les Argonautes*, la monographie se présente comme une analyse intensive et synthétique de la "vie ordinaire", enregistrée par l'anthropologue dans la langue indigène et durant un assez long séjour dans une société intacte. Se donnant comme une "pure description" de situations bien délimitées temporellement et spatialement, la monographie doit représenter ce qu'est une société, en tant qu'entité en soi, indépendamment de la manière dont on s'y est pris pour l'inscrire (voir Boon 1983 : 139). Si l'on constate une adhésion de la monographie à des conventions narratives comme le retrait du narrateur en tant que première personne et son remplacement par le narrateur scientifique, ou l'exclusion des caractères individuels des acteurs sociaux et leur remplacement par l'auteur collectif ("Les" Nuer, "Les" Dogons, "Les" Trobriandais, "We the Tikopia", ...), etc., celles-ci ne sont en effet jamais explicitées ni analysées de façon critique. Tout se passe dans la monographie comme s'il y avait lieu de supprimer tout lien entre ce que l'anthropologue arrive finalement à savoir de la population qu'il étudie et la manière dont il s'y est pris pour savoir. Autrement dit il n'y a d'interrogation dans la monographie ni sur la signification de la présence de l'anthropologue dans une culture étrangère, ni par conséquent sur la manière dont il procède pour conceptualiser un terrain comme une culture.

Ces manques répondent à une clôture de l'objet préalablement défini. L'ordre séquentiel standard qui caractérise le texte

monographique traduit directement les unités dans lesquelles les cultures ont été primitivement décomposées. C'est ainsi que nous pouvons suivre dans le corps du texte monographique la succession générale suivante, dont la table des matières porte invariablement la trace : l'environnement physique, le système de subsistance, la parenté, le système politique, la religion et les formes symboliques. Dans la monographie l'on passe ainsi progressivement de la périphérie au centre d'une culture, du visuel au moins visuel, de l'objectif au subjectif, des conditions matérielles de la société aux expressions de sens de la culture. L'objet construit qu'est la monographie tire en définitive sa vraisemblance de sa conformité à une grille posée a priori. Une grille qui résulte elle-même d'une vision objectiviste de la réalité en profond accord avec la conception standard de la science.

Cette standardisation des interrogations "objectives" des cultures est à l'origine de la production de monographies répétitives qui effacent les différences entre les sociétés au profit de similitudes qui se traduisent par un certain nombre de réifications des formes et des significations. En s'interdisant une observation "flottante" et en tentant de produire des listes universelles et définitives d'événements propres à définir les diverses élaborations sociales et culturelles, l'anthropologie "normale" fonctionnaliste a produit plusieurs notions et objets, cruciaux pour la discipline, qui sont aujourd'hui profondément en crise, comme la segmentarité, le lignage, le groupe, l'ethnie, l'acculturation, etc.

EPISTEMOLOGIE ET ECRITURE DU TEXTE CHEZ MALINOWSKI

L'image lisse de la monographie, où toute trace de construction de l'objet est effacée, contraste singulièrement avec l'appareil méthodologique critique qui caractérise les deux plus importantes monographies de Malinowski, *Les Argonautes du Pacifique* et *Les jardins de corail* (1974). Dans ces deux ouvrages, l'auteur n'a de cesse de valider l'autorité de l'anthropologue par la méthode. Dans les avant-propos, les introductions et les annexes Malinowski insiste particulièrement sur la nécessité d'un commentaire descriptif, à savoir sur la nécessité de rapporter au lecteur toutes les conditions dans lesquelles l'expérimentation ou l'observation ont été effectuées :

"(...) un chercheur, qui veut qu'on lui fasse confiance, doit présenter de façon claire, concise, et sous la forme d'un état,

les observations personnelles directes, d'une part, les informations indirectes qui étayent son exposé, de l'autre. (...) les nombreuses références dispersées tout au long de l'ouvrage, destiné(e)s à montrer comment, dans quelles circonstances et avec quel degré d'exactitude, je suis parvenu à connaître un détail donné, permettront, je l'espère, de jeter une pleine lumière sur ce qui constitue les sources du livre" (1963 : 72).

Malinowski tente de donner une image claire de sa propre pratique au lecteur. Il discute de la manière dont il s'y est pris pour traduire les mots et les concepts indigènes. Dans *Les Argonautes* (chapitre XVIII) comme dans *Les jardins de corail* (Annexes), Malinowski, soucieux de reconstituer tous les contextes dans lesquels apparaît un mot et tous les emplois auxquels il est soumis avant de procéder à une traduction, développe une conception du langage extrêmement originale pour l'époque. Une conception qui place l'énonciateur et son co-énonciateur au centre de sa problématique. Il en arrive ainsi à considérer le langage essentiellement dans sa fonction pragmatique ("la principale fonction du langage (...) (est) de jouer un rôle pragmatique actif dans le comportement humain", 1974 : 242). Le langage lui apparaît fondamentalement comme une action ("Le discours est utilisé d'abord pour obtenir un résultat pratique", "Les mots participent de l'action et sont autant d'actions", 1974 : 242-243)⁽⁶⁾. L'exemple le plus remarquable de cette approche du langage et de la traduction est donné par sa description des nombreux termes qui dénotent en Kiriwina toutes les modalités pratiques du phénomène *jardin*, alors même qu'il n'existe pas de concept *jardin* dans cette langue. De la même façon son approche pragmatique fait apparaître la fonction performative du langage magique ("(...) une formule magique n'est pas une page de folklore et encore moins (...) un document ethnographique. C'est un acte de parole qui permet de libérer telle ou telle force particulière (...)"), 1974 : 244).

Dans *Les Argonautes*, Malinowski discute de façon dynamique de la dialectique de la collecte des données et de leur interprétation (à

(6) Voir à ce propos l'excellente analyse qu'effectue Joly (1983) de la linguistique anthropologique de Malinowski dont il fait l'un des précurseurs, bien avant Austin, des actes de langage, et dans l'oeuvre duquel il estime trouver l'essentiel de la problématique de la pragmatique actuelle.

propos de sa construction de l'objet "échange cérémoniel Kula", il parle d'"interaction constante d'essais constructifs et de vérification empirique" et relève l'excellence méthodologique de la "fécondation réciproque de l'oeuvre constructive et de l'observation", 1963 : 70). Il insiste sur ce que doivent être ces données ("Recueillir des données concrètes sur une grande série de faits (...) Il ne suffit pas d'énumérer quelques exemples, il faut épuiser, dans la mesure du possible, tous les cas qui sont à votre portée", 1963 : 70), sur la forme qu'elles doivent prendre (diagramme, sommaire, tableau synoptique, liste d'objets, graphique, table, etc.) et sur la fonction qu'elles doivent remplir (inférer des "données concrètes, réelles" "les lignes générales d'une coutume ou d'une croyance", 1963 : 72). Enfin il recueille une collection de documents ethnographiques (récits caractéristiques, expressions typiques, faits folkloriques, formules magiques, etc.) qui forment un corpus d'*inscriptions* "servant de témoignage sur la mentalité indigène" et à la disposition de la "perspicacité" du lecteur (1963 : 81).

Ce faisant, Malinowski n'en sépare pas moins nettement le côté "rapport ethnographique" de son travail sur le terrain du "résultat final" de sa recherche. Conscient que l'ethnographie est en dernier ressort un problème d'écriture (comment intéresser et persuader son lecteur de la valeur du tableau de la culture qu'il lui donne "à voir"), il choisit la forme du récit narratif "en tant que véhicule littéraire capable d'intégrer des observations descriptives" (Evans-Pritchard 1969 : 71), évitant ainsi l'"aridité" d'une présentation centrée sur les procédures mises en oeuvre pour la collecte des données, telles que son épistémologie l'exige, qui se sont trouvées de la sorte reléguées hors du texte ethnographique proprement dit. C'est dans ce sens d'ailleurs que vont explicitement les instructions de lecture que donne Malinowski dans son avant-propos aux *Argonautes*. Après avoir noté que "toute nouvelle contribution" à l'ethnographie devait s'efforcer "de présenter les résultats d'une manière rigoureuse quoique dépourvue d'aridité", l'auteur ajoute :

"Le lecteur plus soucieux des résultats que des moyens employés pour les obtenir, trouvera du chapitre IV au chapitre XXI la narration complète des expéditions Kula ainsi que l'analyse des diverses croyances et coutumes qui leur sont associées. L'étudiant enfin, qui non seulement s'intéresse au récit, mais aussi à son côté de rapport ethnographique, et qui souhaite donc avoir une claire définition de l'institution envisagée, trouvera

cette dernière au chapitre III et la description du pays et des ethnies aux chapitres I et II." (1963 : 54)

Le genre ethnographique que Malinowski inaugure se présente ainsi tout de suite sous la forme de deux types séparés de textes : d'une part un *texte-représentation* capable de faire "voir" et de faire "entendre" au lecteur les hommes que l'anthropologue de terrain a côtoyés (donner un "tableau vivant" de la culture indigène) : c'est le texte scientifique proprement dit, la monographie; et de l'autre un *hors-texte*, dans lequel sont consignés en vrac les considérations méthodologiques, les procédures de "découverte" mises en oeuvre, les réflexions personnelles sur l'expérience de terrain, etc. : c'est le journal, le récit de terrain, l'introduction méthodologique, les documents scripturaires et photographiques, etc. Bref, depuis Malinowski l'anthropologie vit sur la prescription suivante : garder les conditions de la recherche et les réflexions personnelles séparées du texte ethnographique⁽⁷⁾ .

La préoccupation de faire admettre l'autorité de l'auteur auprès de son public ("comment convaincre mes lecteurs") suffit-elle cependant à expliquer l'écart qu'introduit Malinowski entre les deux types de texte ? Si l'on suit les analyses de G. W. Stocking, l'un des récents commentateurs de l'oeuvre et des notes manuscrites du célèbre anthropologue, un autre élément d'importance est également intervenu pour fixer cette séparation. Ce qui ressort des réflexions de Stocking, c'est le fait que Malinowski était particulièrement préoccupé par la situation de l'ethnographe profane qui pénètre pour la première fois sur "son terrain" et qui doit s'y confronter avec toute une série de "pièges et de barrières". Dans ce contexte, il lui importait de se convaincre et de convaincre le futur "apprenti ethnographe" qu'il

(7) En fait une telle séparation était déjà de rigueur chez certains anthropologues du 19e siècle comme Lewis Morgan. Ce spécialiste des Indiens d'Amérique du Nord élaborera son oeuvre scientifique selon les préceptes d'une ethnologie abstraite dont le résultat final a abouti à la reconstitution d'une indianité disparue et désincarnée, une indianité qui n'offrait rien directement ni sur le présent ni sur le passé proche. Ce faisant, Morgan gardera totalement séparé de son oeuvre scientifique ses prises de position dénonçant les conditions historiques concrètes dans lesquelles vivaient les Indiens de son époque et ses préoccupations de penseur humaniste qu'il a reléguées dans les pages de son journal.